

MONOGRAPHIES

AUX ETATS-UNIS

ET DANS ONTARIO

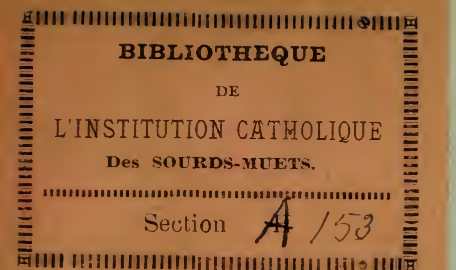
PAR UN

ETUDIANT EN MEDECINE.

MONTRÉAL :
IMPRIMERIE DE A.-T. LÉPINE & CIE.

1892



1870

MONOGRAPHIES.

AUX ETATS-UNIS

ET DANS ONTARIO.

Je viens de terminer, à peu près, la mission que je m'étais imposée : celle de visiter en détail tous les groupes canadiens établis dans les Etats de l'Illinois, du Minnésota et du Michigan. J'ai recueilli, dans ces trois grands Etats, des renseignements précieux sur la position sociale qu'occupent nos compatriotes, dans

l'Ouest, sous le rapport religieux, sous celui de la conservation de notre belle langue et aussi sous le rapport purement matériel. *Deo volente* et les moyens pécuniaires le permettant aussi, je publierai, sous forme de livre, le résultat de ces visites, qui m'ont coûté sept mois de mon temps et une somme considérable d'argent *pour moi* qui ne suis point l'oncle Tom, si cher au cœur de sir Hector Langevin.

J'ai déjà publié, sur *L'Union Franco-Américaine*, au cours du mois de juillet dernier, une longue correspondance intitulée : " De Bourbonnais au Lac-Linden."

Aujourd'hui, je désire donner quelques renseignements, à vol d'oiseau, sur les groupes canadiens échelonnés entre le Lac-Linden et Détroit.

Pour finir ce préambule, disons que nos compatriotes du Michigan, comparés à ceux de l'Illinois et du Minnésota, sont les plus américanisés : il y a exception pour quelques localités qui seront nommées plus loin ; et ces localités sont celles qui ont à leur tête des curés canadiens, ou des curés français qui se sont identifiés avec les enfants du Canada, comme à West-Bay-City, par exemple.

LE CANADIEN & LE CULTIVATEUR

JOURNAUX QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE.

LE CANADIEN est le plus ancien des journaux français du Canada : il fut fondé en 1808 ; il a donc le bel âge de 84 ans. L'idée qui a présidé à sa naissance fut de défendre les intérêts de la nationalité canadienne-française aux prises, à cette époque, avec l'oligarchie anglaise, et il est resté fidèle à son rôle et à sa noble devise : "*Nos institutions, notre langue et nos lois.*"

La circulation du CANADIEN se recrute parmi les classes dirigeantes de la société. De nombreuses listes d'abonnement lui arrivent tous les jours des diverses parties de la province et surtout du district de Montréal. Le propriétaire actuel de cette ancienne feuille ne peut que se louer de la faveur avec laquelle son journal a été accueilli dans Montréal. La rédaction du CANADIEN se fait remarquer par son style ferme, châtié et courtois ; aussi le lit-on avec avidité. Avis aux annonceurs qui, sans aucun doute, trouveront leur profit à annoncer dans les colonnes du CANADIEN, ayant près de 400 dépôts dans la ville, sans parler ici des nombreux dépôts qu'il a dans tous les centres importants environnant Montréal, et sans compter non plus son immense circulation non-seulement dans le district de Québec, mais dans la capitale où se publiait ci-devant ce journal.

LE CULTIVATEUR est l'édition hebdomadaire du CANADIEN et est largement répandu dans toutes les campagnes du pays. C'est un journal à 16 pages et à 80 colonnes, formant, au bout de l'année, un fort joli volume de 832 pages.

Le prix de l'abonnement n'est que d'une piastre ($1.00) par année.

LE CULTIVATEUR offre le meilleur moyen de publicité à ceux qui veulent faire connaître leur négoce à la classe agricole.

BUREAUX D'ADMINISTRATION { No. 86 RUE ST-PIERRE, QUEBEC
69 RUE ST-JACQUES, Montreal

J.-ISRAEL TARTE,

Propriétaire.

L'Etat où la foi et la langue française se sont le mieux conservées, est l'Etat de l'Illinois, surtout dans les onze ou douze paroisses situées au sud de Chicago et toutes placées sous la houlette de curés *canadiens,* tant il est vrai ce principe, reconnu d'ailleurs par Sa Sainteté le Pape actuel :—Aux Canadiens, des prêtres canadiens ; aux Irlandais, des prêtres de leur race ; aux Italiens, des prêtres italiens, etc.

Il est bien vrai qu'il se trouve, aux Etats-Unis, des petits papes irlandais qui voudraient renverser l'ordre établi par Dieu, qui se considèrent plus clairvoyants, plus sages que leur chef Léon XIII et vou-

L'ETENDARD

JOURNAL QUOTIDIEN

Cette feuille compte dix ans d'existence : elle fut fondée par un homme de bien dans toute l'acception de ce mot. Feu le sénateur Trudel (F.-X.-A.) a eu des adversaires, mais pas un n'a pu s'empêcher d'admirer la fermeté de ses principes d'homme honnête et convaincu.

L'ETENDARD, aujourd'hui sous l'habile direction de son fils, M. HENRI TRUDEL, ayant comme rédacteur-adjoint M. Martin, a une très large circulation, surtout dans l'archidiocèse de Montréal. C'est un journal politico-religieux : on le trouve toujours à l'avant-poste quand il s'agit de défendre la religion et la langue des Canadiens-Français. C'est sans doute à cause de ses luttes en faveur de ces deux nobles causes que cette feuille s'est créé une aussi large clientèle parm les membres du clergé. L'ETENDARD est, dans le vaste district de Montréal, ce que *L'Univers*, de Paris, est dans toute la France : c'est l'organe favori du clergé.

Ses articles de fond sont toujours bien faits et bien inspirés : ils dénotent des études profondes et sérieuses chez les deux écrivains nommés plus haut.

L'ETENDARD est imprimé et publié aujourd'hui par MM. CARON & CIE., éditeurs-propriétaires. Son adresse est à l'ancien poste, c'est-à-dire au No. 35, rue Saint-Jacques, Montréal.

Ce journal a aussi une édition hebdomadaire qui, avec l'édition quotidienne, offre un excellent véhicule de publicité aux annonceurs de la ville et de la campagne.

On fait aussi à L'ETENDARD toutes sortes d'impressions, de brochages, de réglages et de reliures exécutés avec goût et promptitude, à des prix défiant toute concurrence.

draient tous nous couler dans le moule américain. Ces pauvres Irlandais, comme ils n'ont pas la mémoire du cœur ! La persécution exercée contre eux par la perfide Albion, durant plusieurs siècles, les a dénationalisés en leur enlevant leur langue nationale, le celtique, et ne voilà-t-il pas qu'eux, à leur tour, veulent nous imposer l'idiome de leurs bourreaux !.... Ma foi ! il est bien difficile de se rendre compte d'une telle aberration et d'un manque de cœur aussi éclatant.

Il est bien reconnu, cependant, que, pour nos compatriotes, l'américanisation ou l'anglicisation est un acheminement vers le Protestantisme : l'expérience est là pour prouver pleinement cette assertion. Il

paraîtrait, cependant, que cette considération a peu d'importance aux yeux d'une certaine coterie : c'est vers le moule américain que tendent tous les efforts ; la cause catholique vient en second lieu. Il serait donc vrai ce mot d'un de nos hommes d'Etat canadiens : "Que l'Irlandais, de persécuté qu'il a été dans son pays, devient persécuteur sur le sol américain ?"

Mais continuez, gens égoïstes et à esprit étroit ; il y en a de plus forts que vous qui se sont usé les dents à mordre sur tout ce qui est français : leur haine aveugle a été vaine, ou plutôt n'a fait que nous raffermir dans ce qui constitue la nationalité ou cette trilogie d'un peuple : "Notre foi, notre langue et nos coutumes." Continuez, dis-je, et il y aura longtemps que vous ne serez plus, lorsque la race française de

l'Amérique sera encore forte et vigoureuse, aura gardé sa langue et sa foi : cette race, voyez-vous, elle ne peut mourir, car elle est issue de héros chrétiens ; elle a eu, en grand nombre, ses glorieux martyrs de la foi catholique.

Lorsque, en 1847, nos prêtres et nos religieuses ont sacrifié leur vie, plusieurs d'entre eux, pour aller secourir vos nationaux mourant par milliers sur la Grosse-Ile, en bas de Québec ; lorsque des centaines d'orphelins irlandais furent adoptés par des familles canadiennes, au milieu desquelles ces pauvres petits abandonnés ont trouvé un nouveau toit paternel ; lorsque ces actes de charité chrétienne se sont accomplis, est-ce que l'on nous a demandé, alors, si nous étions de race française, si nous parlions la langue de nos Pères, ou si nous étions coulés dans votre moule américain ?.... Voulez-vous donc, au moyen de votre antipathie pour nous, faire croire au monde améri-

---

cain que l'ingratitude est un des besoins de votre cœur, comme l'esprit de querelle et de désunion est le trait caractéristique de votre race ? Voyez ce qui se passe actuellement en Irlande.

A ce sujet, rapportons ici la conclusion d'un écrit récent remarquable du R. P. Hamon, S. J. Son opinion vaut bien celle des américanisateurs ; il a, sur ceux-ci, l'avantage de connaître à fond nos compatriotes :

" Aussi longtemps que les Canadiens-Français parleront le français, aux Etats, aussi longtemps resteront-ils catholiques. Du moment qu'ils perdront leur langue, en règle générale, ils perdront aussi leur foi, ou, du moins, ils ne garderont plus que des croyances religieuses fort affaiblies.

" L'expérience n'a, malheureusement, que trop démontré l'exactitude de cette assertion."

Rentrons, maintenant, dans notre sujet.

Lac-Linden.

Cette petite ville ne doit pas son nom au lac Linden, puisqu'elle est située sur la rive nord du lac Torch, qui s'est appelé, autrefois, le Lac-au-Flambeau. Le nom de *Linden* lui vient du mot saxon *linden*, passé dans la langue anglaise, *linden-tree*, le *tilleul* de l'idiome français.

Les Américains, qui ont conservé les noms sauvages si euphoniques d'*Oshkosh*, d'*Ishpeming*, etc., n'ont pu digérer le nom barbare de *Lac-au-Flambeau* et l'ont remplacé par celui de *Lake Linden*.

Il y a ici quelques noms canadiens dignes d'une mention spéciale : ceux de M. le curé Ménard, de M. Grégoire, etc.

Nous connaissions déjà de réputation M. Ménard, curé de Saint-Joseph du Lac-Linden, dont nous avions entendu dire tant de bien, au Canada et aux Etats-Unis. Deux raisons nous empêchent de répéter après les autres tout le bien opéré par ce prêtre à intelligence remarquable, par ce patriote ardent, depuis onze ans qu'il est ici. Il est un des fondateurs de *L'Union Franco-Américaine*, passée de vie à trépas en juillet dernier. Cause de ce décès : l'indifférence impardonnable de nos compatriotes à l'égard du journalisme français, aux Etats-Unis. Ah ! s'il se fût agi d'entretenir une troupe de ménétriers nègres, donnant force grimaces de diablotins saucés dans l'eau bénite ; ou, s'il se fût agi encore de l'entretien d'un cirque, comme on aurait déployé du zèle et de l'intérêt ! A chacun son goût, dit-on ; c'est vrai ; mais cela n'em-

pêche pas qu'il y a, sous la calotte des cieux, de bien tristes goûts, des goûts fort biscornus, surtout chez la classe illettrée.

Les deux raisons qui nous empêchent de mettre en relief Monsieur le curé Ménard, sont, d'abord, que l'énumération de ses œuvres religieuses et patriotiques serait trop longue pour cette brochure. La seconde raison se trouve dans le fait qu'il y a des hommes, ici-bas, qui, ne travaillant que sous le regard de Dieu et pour lui seul, ne veulent pas que l'on diminue la valeur de leurs œuvres en les exposant à la vanité de la louange humaine. La moisson qu'ils amassent avec un soin jaloux, ils la placent hors de la portée de la rouille des mortels. Respectons le désir de ces hommes de bien et taisons-nous.

Le compatriote le plus important, parmi les laïques du Lac-Linden, est sans contredit M. Joseph Grégoire. Ce monsieur a mérité d'être appelé du beau titre de " père des Canadiens du lac Supérieur." Sa main et son cœur sont toujours ouverts quand il s'agit d'œuvres religieuses catholiques et d'œuvres matérielles qui touchent aux intérêts de nos compatriotes.

M Grégoire est vénu pauvre aux Etats-Unis, il y a déjà plusieurs années. Par son intelligence des affaires, par son amour du travail et sa sobriété, il s'est acquis une jolie fortune dans le commerce du bois à construction. Ses deux immenses scieries, situées au sud du Lac-Linden et à un tiers de lieue de l'église, sont ce qu'il y a de mieux dans tout le Michigan.

M. Grégoire, qui est entre la quarantaine et la cinquantaine, est encore célibataire. Il ne manque pourtant pas de beaux minois, de gentilles veuves ou filles, au Lac-Linden et dans les environs, qui auraient été heureuses d'unir, les yeux fermés, leur sort à un aussi excellent homme. Questionné sur ce point, M. Grégoire vous répondra qu'il a voulu se dévouer tout entier au soin de sa mère, de ses frères, de ses sœurs et de ses autres parents d'un degré plus éloigné, dont il a été et est encore le soutien bienveillant. Quand il sort sur la rue, ayant à son bras sa bonne vieille mère, causant, riant et plaisantant avec elle, vous diriez deux amoureux bien épris l'un de l'autre. Ne serait-ce pas pour cela que Dieu a béni ses travaux d'une manière remarquable, surprenante même ? " Père et mère tu honoreras," a dit le grand Législateur.

Enfin, M. Grégoire est resté ce que la Providence a voulu qu'il fût : Canadien de cœur et d'âme. Il a conservé religieusement sa langue et il est demeuré catholique sincère, croyant et pratiquant. Voilà des titres qui valent bien celui de Canadien américanisé.

A l'académie canadienne, fondée par M. le curé Ménard, il y a deux professeurs de notre race qui méritent une mention spéciale : MM. Gignac et Thibault.

Le premier de ces deux messieurs a eu l'honneur d'être persécuté à cause de son origine française et cela par des membres de la race irlandaise. M. Gignac a fondé, il y a quelques années, une académie ou plutôt un collège, à la Pointe-des-Roches, à une dizaine de lieues, à peu près. en bas de Windsor, dans le

comté d'Essex, province d'Ontario. A cette institution, on enseignait l'anglais, le latin et les autres matières appartenant aux établissements de ce genre. C'était bien jusque-là ; mais M. Gignac avait eu l'audace d'enseigner ouvertement le français dans une paroisse habitée, en très grande partie, par nos compatriotes. Cette institution devint le point de mire des attaques combinées du clergé irlandais, qui a fini par faire fermer le collège de M. Gignac, lui infligeant une perte de plusieurs milliers de piastres. M. Gignac est pourtant un excellent catholique, comme peut l'affirmer son curé actuel ; mais il a une tache sur son blason : la tache d'aimer son pays et sa langue.

M. Thibault est un jeune professeur de mérite, qui, comme M. Gignac, a toute l'estime et toute la confiance de M. le curé Ménard.

M. Gignac est de Québec même : quant à M. Thibault, il est, je crois, des environs de Montréal, si ma mémoire ne me fait pas défaut.

Voici d'autres noms de Canadiens établis au Lac-Linden :

M. Joyal, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, homme de mérite et de talent ;

M. Prosper Robert, un vrai type du Canadien de l'Ouest ;

M. Jean-Baptiste Toupin, un des fondateurs de cette localité ;

M. François-O. Malhiot, un ami dévoué des œuvres patriotiques et religieuses ;

M. Laurent Jacques, de Saint-Barthélemy, dans le comté de Berthier ;

M. Euchariste Brûlé, de la même paroisse ;

M. Ovila ou Avila Perrault, homme fort populaire ;

Et le Dr. de Laval, qui s'est créé ici une belle clientèle.

En arrière du Lac-Linden et à une lieue et un tiers seulement, se trouve Calumet, pays de mines de cuivre par excellence. Il y a là une foule de nos compatriotes travaillant à la journée dans les mines : ce sont presque tous de pauvres diables illettrés sachant mieux blasphémer, jurer, tempêter et boire que lire.

Revenant au Lac-Linden et reprenant la route qui mène à Ishpeming, vous vous arrêtez, à trois lieues à peu près du Lac, à un petit village du nom de Hancock, où demeure le père de Mgr Vertin, évêque du sault Sainte-Marie et de Marquette. Hancock renferme plusieurs Canadiens, tous journaliers employés dans les chantiers et sur les quais.

Après avoir traversé la rivière par voie ferrée, dix arpents de large à peu près, vous êtes à Houghton, assez gros village situé en amphithéâtre sur le penchant d'une colline élevée. M. Primeau, frère de M. Joseph-Hilaire Primeau, de Nigauni, demeure à Houghton : comme son frère, M. Pierre Primeau est un homme qui fait honneur à notre race. Les autres Canadiens de cet endroit sont, en grande partie, des journaliers comme le sont ceux de Hancock.

Continuant toujours vers Ishpeming, nous nous arrêtons à Champion et à République, où se trouve deux groupes canadiens considérables, dont la population, moins deux ou trois, se compose de journaliers.

Les Canadiens marquants de ces deux localités, deux ou trois seulement, étaient absents et j'ai perdu l'avantage de faire leur connaissance : ils m'ont paru être très populaires parmi leurs compatriotes.

A peu de distance de République, il y a un embranchement du chemin de fer qui va à Iron Mountain, où se trouve un groupe considérable de journaliers canadiens employés au travail des mines. Comme partout ailleurs dans la Haute-Péninsule, le blasphème et la dive bouteille semblent être les dieux favoris de ces Auvergnats des Etats-Unis.

ISHPEMING.— Voici une petite ville où l'on rencontre une foule de nos compatriotes, dont quelques-uns occupent des positions distinguées. Le reste de la population se compose de journaliers travaillant aux mines, car Ishpeming ne vit que de l'exploitation de ses mines de fer qui forment uniquement le sol de l'endroit : aussi faut-il voir comme il est bouleversé, fouillé en tous sens. Le minerai est transporté, sur des chars construits pour cet objet (ce sont des chars à bascule) à Marquette à 3 lieues d'ici, à peu près. Arrivés sur les quais élevés de Marquette, sur le lac Supérieur, les centaines de chars, occupés jour et nuit au transport du minerai, déchargent, en un clin-d'œil, leur contenu dans les navires placés en-dessous des quais ; et ces navires, après avoir fait leurs cargaisons complètes, les transportent à Buffalo où l'on broye le minerai pour en retirer, au moyen de procédés chimiques, le fer qu'il contient. Ce commerce est très considérable et fait vivre la population d'Ishpeming, de Nigauni et de Marquette.

Ishpeming est un mot des dialectes Sauvages signifiant *en haut* ou *en avant.*

Cette ville, de 9 à 10,000 âmes, a eu pour curé, à venir jusqu'à l'été dernier, Messire Michel Letellier de Saint-Just, cousin du gouverneur de ce nom et de M. Charles Letellier, marchand de la Rivière-Ouelle. Le curé Letellier, dont le dévoûment est sans égal, a érigé je ne sais combien d'églises dans le Michigan. Ses talents d'administration le désignent d'avance à son évêque lorsqu'il y a une nouvelle paroisse à former, ou une église, un presbytère, etc. à construire. La question de ces constructions est chose bien plus difficile et complexe qu'en Canada, où nous avons la répartition légale, qui est de nature à forcer les plus récalcitrants à fournir leurs parts de deniers, tandis qu'aux Etats-Unis, tout se fait au moyen de contributions volontaires, ce qui, dans plusieurs cas, exige, chez le curé, un grand fond de pouvoir persuasif uni à beaucoup de diplomatie. Règle générale, pour réussir, il faut que le curé soit aimé, et, comme M. Letellier a le don de se faire aimer partout où il passe, il n'est pas surprenant qu'il soit devenu le constructeur de tant d'églises, de presbytères, etc.

M. le curé Letellier est né à Saint-Thomas de Montmagny. Il exerce, maintenant, le ministère à Nadeau, jeune paroisse située entre Ménomini et Ishpeming, et où tout est à organiser.

Son successeur, à Ishpeming, est un monsieur Boissonnault, prêtre relativement jeune et déjà bien aimé dans son nouveau poste. M. Boissonnault est gai, spirituel et prêche fort bien.

L'église actuelle d'Ishpeming sert aux Canadiens, aux Allemands et aux Irlandais (ces deux dernières nationalités entendent ensemble les mêmes offices), à des heures convenues d'avance. Ici, comme presque partout ailleurs, la race irlandaise accapare autant qu'elle le peut et empiète sur nos compatriotes, c'est pourquoi ceux-ci ont déjà fait les démarches nécessaires à un divorce entre eux et ces chers Irlandais irraisonnables et insatiables.

Ishpeming a l'avantage de posséder, depuis plusieurs années déjà, un médecin canadien qui prend son rang parmi les médecins les plus habiles de tout le Michigan : je viens de nommer le Dr. A.-E. Gourdeau. Il est sur pied jour et nuit, non-seulement dans la ville, mais à plusieurs lieues à la ronde ; il est l'espoir des malades aux maladies désespérées et réputées incurables. Que de fois il a rendu à une épouse désolée un mari abandonné par les médecins américains, ou une épouse à un mari au désespoir de perdre sa compagne, ou un enfant chéri à des parents fous de douleur à l'idée de perdre le fruit de leurs chastes amours !

Le Dr. Gourdeau excelle surtout dans la chirurgie et l'art obstétrique : les cas les plus graves, les plus compliqués et les plus difficiles semblent être jeux d'enfant pour lui. On rapporte de lui des cures vraiment merveilleuses. Il y a, dans ses manières brusques, du caractère du célèbre Dupuytren ; mais le cœur est d'or : les pauvres d'Ishpeming et de ses environs en savent quelque chose. En un mot, le Dr. Gourdeau fait le plus grand honneur au nom canadien comme médecin d'habileté supérieure.

Ce compatriote distingué a épousé une demoiselle Maguire, de Marquette, femme remarquable par les qualités du cœur, la beauté physique, son habileté en musique vocale et instrumentale. Elle chante et joue du piano à merveille ; il y a, dans sa voix de soprano, des accents sympathiques qui remuent l'âme et font vibrer les fibres les plus sensibles du cœur. Elle pince la guitare avec tout l'art et toute la grâce d'une Andalouse, chantant en même temps des chansons gaies, mélancoliques ou nationales, suivant le désir des auditeurs. En un mot, Mme Gourdeau fait honneur à son mari, comme celui-ci fait honneur à sa profession.

Qui se ressemblent s'assemblent, dit-on, Le proverbe est vrai pour Mme Gourdeau, qui a pour amie

de cœur une dame Wendell, modiste de la Grande-Rue. Ces deux femmes sont bien faites pour s'entendre : même amabilité dans leurs manières, même délicatesse de sentiments et grâce particulière dans la conversation. Mme Wendell est d'origine allemande.

M. Auguste Jacob est un autre Canadien remarquable d'Ishpeming : il possède une grande fabrique de voitures dans des conditions florissantes. Venu aux Etats fort pauvre, il a pu s'acquérir un joli magot : il est propriétaire de plusieurs immeubles. Il est resté Canadien pur et sans tache : il n'est pas américanisé, celui-là.

M. Meilleur, épicier à l'aise, est un autre compatriote qui a bien conservé son cachet national. Lui aussi est venu du Canada ici sans ressources, ce qui ne l'a pas empêché de se trouver aujourd'hui dans des conditions financières très enviables. M. Meilleur écrit également bien les deux langues, avantage que l'on rencontre très rarement, aux Etats, chez les gens de sa position : il ne s'est pas encore fait couler dans le moule américain, et nous pouvons assurer que, à l'instar de M. Jacob, nommé plus haut, il restera Canadien de cœur tout en étant bon citoyen américain.

M. Toutloff, qui parle également bien le français et l'anglais, tient le restaurant le plus élégant et le plus en vogue dans toute la ville. Son grand-père, dit-il, était dans l'armée anglaise, au Canada, lors de la guerre de 1812. Le petit-fils de ce soldat est un charmant homme et un Canadien de cœur.

Il y a bien encore un autre compatriote qui occupe

une bonne position pour la Compagnie du chemin de fer (le Chicago et Northwestern); mais il s'est tellement américanisé, il a une telle indifférence pour ce qui touche aux Canadiens et leur pays, son étroitesse d'esprit, d'ailleurs, est si palpable, qu'il ne mérite pas de figurer parmi les vrais Canadiens que nous venons de mentionner. Disons seulement que son nom est *Routhier*. S'il est parent, de loin ou de proche, à notre juge Routhier, de Québec, il est fort dégénéré, car il n'y a pas, dans tout Québec, de nom plus respecté et plus estimé que celui du savant juge.

M. Pelletier, qui tient maison de pension et buvette à Ishpeming, est le frère du Dr. Pelletier, de Montréal. C'est un homme qui a lu beaucoup, cause assez bien et ne manque pas d'esprit naturel. M. Pelletier a fait mentir le proverbe déjà cité: "Qui se ressemblent s'assemblent," car il s'est associé à un nommé Rémillard, qui porte sur ses épaules la caboche la plus creuse qu'il soit possible de voir. Ce Rémillard, cependant, est président d'une société nationale canadienne. On explique cette anomalie par le fait que, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont faits rois. Ici, les personnes instruites n'appartiennent pas à cette Société composée d'aveugles et de borgnes, et voilà comment le Rémillard en question a été fait président de la Société en question.

Je constate ici un fait historiquement vrai. Dans tout le Michigan, les Montréalistes (pourquoi *Montréalais* ?) s'américanisent dix fois plus vite que les Québécois (pourquoi *Québecquois* ?). Il n'y a pas lieu

d'être surpris de ce fait, quand on sait que nos compatriotes de Montréal s'anglicisent dix fois plus rapidement que ceux de Québec. Ceux-là ont contracté la lèpre de l'anglomanie, maladie sale et hideuse ; ceux-ci, au contraire, ont conservé la fierté nationale de nos ancêtres et l'amour de notre langue.

La population canadienne d'Ishpeming est considérable. A part les personnes déjà nommées, elle se compose de journaliers travaillant aux mines. Donnons un échantillon de cette partie de la population.

Présentons un modèle du genre, et nommons-le Quévillon, faute d'un autre nom.

Vous le voyez, presque tous les jours de l'année, flânant dans les buvettes du plus bas étage et surtout à la *Montreal House*, où il semble avoir établi ses quartiers généraux. Que fait-il là toute la journée ? Il *écornifle* un verre des rustauds, ses semblables, dont il est le supérieur par les jurements, les imprécations, les blasphèmes. Souvent, il fera une partie de cartes, et gagne presque toujours, car il y a du prestidigitateur chez le gros Quévillon. Son adversaire, s'il joue à deux, ou ses adversaires, si la partie est à quatre, paient la traite et Quévillon boit sans que ça lui coûte un sou ; et l'on recommence une autre partie sous forme de revanche aux perdants, et ainsi de suite toute la journée et une partie de la nuit. Vers minuit, quelquefois vers deux heures du matin, Quévillon s'en va chez lui en faisant de nombreux zigzags dans la rue avant de pouvoir rejoindre sa femme et ses enfants qui se sont probablement

couchés sans souper, heureux encore s'ils n'attrapent pas des coups de cette brute alcoolisée Voilà, à peu d'exceptions près, la vie des journaliers de la Haute-Péninsule et d'autres endroits en allant vers le sud.

Les gens de l'espèce de Quévillon sont de haute taille et doués d'une grande force brutale et la terreur des faibles, physiquement parlant. Ces gars-là marchent en se dandinant, la tête haute, le poing sur la hanche et le chapeau crânement posé sur le derrière de la tête, pouvant servir de modèle à une tête de la race bovine. Leur marcher a toute l'élégance d'un éléphant à qui l'on fait danser la valse ou la polka.

On dit, mais je ne l'assure pas, que le fameux Barnum, quelque mois avant sa mort, s'était rendu à Ishpeming avec l'intention de louer, pour un certain temps, Quévillon et quelques-uns de ses congénères, afin de les exhiber au musée de New-York, comme bêtes curieuses. Les conditions du marché étaient faciles : peu d'argent, mais du wiskey à gogo et permission de blasphémer tout à leur aise. La mort de Barnum a annulé ce marché, et Quévillon, ainsi que ses compagnons, est devenu inconsolable, *et noluit consolari quia* plus de marché avec Barnum.

Tel est le portrait fidèle d'un assez grand nombre de *boulets* ou chevalier du coup de poings dans les chantiers du Michigan.

Avant d'aller plus loin et pour éviter tout malentendu, disons ici ce que l'on entend au Canada, par le mot *s'américaniser*.

Ce mot, au pays natal, se prend toujours en mauvaise part : il s'applique au Canadien qui a mis de côté sa langue, dans sa famille et ailleurs, qui méprise son pays de naissance dans ses coutumes religieuses et nationales. Tel est ce que nous entendons par Canadien *américanisé.*

Quant au compatriote qui apprend l'anglais, tout en conservant sa langue maternelle dans sa famille, qui se fait naturaliser et conserve sa foi, nous ne disons pas que ce compatriote s'est *américanisé,* nous disons que, dans sa nouvelle position, il ne pouvait mieux faire : qu'il devait apprendre la langue officielle des Etats et devenir citoyen américain, afin d'avoir sa part légitime dans les affaires civiles de la République.

NIGAUNI.— *Remarque.* Les Américains écrivent ce nom propre : *Negaunee,* deux *e* à la dernière syllabe, vu que, avec la lettre *i,* on pourait donner à l'*i* le son qu'il a dans *pie* ou *rise.*

Nigauni est à 1½ lieue seulement d'Ishpeming, en allant vers Marquette. C'est une ville moins considérable que les deux entre lesquelles elle se trouve placée. Le travail aux mines déjà mentionnées alimente Nigauni.

Ici demeure un homme remarquable, un excellent Canadien : M. Joseph-Hilaire Primeau, juge du tribunal de la Police Correctionnelle. M. Primeau est un homme supérieur et instruit : il écrit également bien et couramment les deux langues. Nous avons le défaut, défaut national que nous ont légué les Fran-

çais, de nous jalouser, et M. Primeau étant, par son intelligence, sa position et son instruction bien au-dessus du niveau général de ses compatriotes de Nigauni, s'est vu en butte aux attaques de la jalousie et du dénigrement de la part de quelques petits esprits étroits, envieux, qui ne voient que leur chère individualité dans le monde. Ces coups de dent, cependant, sont comme les coups de dent du serpent de la fable : ils sont demeurés sans résultat, car M. Primeau a le respect et l'estime générale et de ses nationaux et des autres nationalités ; ce respect et cette estime, il les mérite à tous égards.

Le frère de notre Chrysostôme canadien (*Chrysos stoma*), de notre grand Laurier à bouche d'or,demeure ici. Ce frère du chef habile de l'opposition à Ottawa, fait ici de bonnes affaires. Madame Laurier est une charmante jeune femme qui ne cède rien à son mari sous le rapport de l'amabilité.

J'ai fait la connaissance d'autres compatriotes, entre autres M. Octave Trudelle, marchand, M. Demers, hôtelier.

L'hôtel Breitung, où je suis descendu, est un établissement de première classe. Le gérant est un Allemand du nom de Laas ; charmant garçon et très obligeant.

M. le curé de Nigauni est aussi un Allemand d'apparence très froide ; vous frissonnez rien qu'à l'approcher. Les Canadiens vont à son église, où la prédication se fait à tour de rôle en français, en allemand et en anglais.

MARQUETTE. — Plusieurs des Américains illettrés prononcent cē beau nom historique *Marcouette*, et quelques-uns de nos compatriotes, nés singes de tout ce qui est américain, prononcent *Marcouette*, comme il prononcent *dipot* au lieu de *dépôt*, *Duluth* avec le son du *th* anglais, parce que les gens de langue anglaise prononcent mal, estropient ces mots. Vraiment ! l'ignorance bien entretenue est une belle chose, et je voudrais connaître un instant les sensations de ces gens qui ont la forme aussi profondément enfoncée dans la matière, comme dit Molière.

La ville de Marquette est située sur le bord du lac Supérieur : c'est un endroit d'affaires considérables, malgré ses hivers presque aussi rigoureux que ceux de Québec. C'est le lieu où, tous les jours, des centaines de chars apportent d'Ishpeming et de Nigauni le minerai de fer que l'on décharge sur des navires, comme il a déjà été dit.

Marquette est aussi le siège de l'évêché de Mgr Jean Vertin. Cet évêque est Slave et un fort bel homme, physiquement parlant.

Le curé de l'endroit est un M. Vermare, un *Français*. J'ai donné à nos conpatriotes de l'Ouest une cinquantaine de conférences sur la politique et l'histoire de notre pays et de nature à intéresser et instruire nos frères émigrés. Dans tous les endroits où cette conférence a été donnée, les curés l'ont annoncée avec empressement à leurs prônes : il n'y a que M. le curé Vermare qui, dans sa sagesse française, a refusé de dire un mot d'un discours consacré à des souvenirs purement français.

Ce qui a été dit du Dr. Gourdeau, d'Ishpeming, peut également s'appliquer aux MM. Desjardins, père et fils, médecins à la mode de Marquette. Ces deux fils d'Esculape se sont créé une immense clientèle, grâce à leur habileté reconnue. Ils sont, sans conteste, à la tête de leur profession, dans Marquette et ses environs : ceci est un fait reconnu des Américains mêmes, qui emploient les docteurs Desjardins de préférence aux docteurs de leur nation.

L'épouse du Dr. Desjardins aîné est une dame qui a reçu une instruction supérieure ; ses parents lui ont même fait apprendre le latin. La conversation de Madame Desjardins est enjouée parfois, sérieuse au besoin, intéressante toujours.

Deux autres compatriotes, établis à Marquette, méritent une mention particulière : ce sont M. Proulx, épicier et président de la Société Saint-Jean-Baptiste, et M. Vanier, libraire et marchand de bijouteries.

De Marquette à Saint-Ignace, quelque chose comme 58 lieues, la voie ferrée, le Duluth, South Shore et Atlantic R. R., suit la rive sud du lac Michigan, dont vous apercevez la belle nappe d'eau à de rares intervalles : partout ailleurs, vous êtes constamment sur un sol marécageux ou sablonneux, couvert de sapins rabougris dont la monotonie désolante fatigue l'œil. On ne pourrait faire choix d'un lieu plus convenable au chant des lamentations de Jérémie.

A une dizaine de lieues de Marquette, se trouve une station, ou plutôt une halte (*flag station*), du nom de Halston. L'agent placé à ce poste, un M.

Charlton, est un Haut-Canadien des environs de Kingston. Il serait difficile de trouver un homme plus courtois et plus obligeant. Il n'y a ni hôtel, ni maison de pension à Halston et nous avons eu l'avantage de trouver chez M. Charlton l'hospitalité la plus aimable et la plus généreuse.

Un autre Haut-Canadien que nous avons rencontré sur cette route se nomme William-J. Lawton, demeurant à l'Hôtel Marquette, lorsque ses devoirs comme chef de train (*conducteur*, autre anglicisme à ajouter aux centaines que nous entretenons et caressons) ne le retiennent pas sur la route entre Marquette et Saint-Ignace. M. Lawton est du comté d'Elgin, à 46 lieues, à peu près, de Toronto. Ce monsieur, tout comme son compatriote M. Charlton, est le type du gentilhomme : il n'a rien de la morgue et de la raideur britanniques: ses manières sentent l'affabilité et la politesse françaises plus que toute autre chose. Plût à Dieu que les Haut-Canadiens fussent tous coulés dans ce moule-là !

Tout est contraste dans ce monde, et l'on veut que ceci soit la beauté de la Nature : soit ! mais le contraste est pénible, irritant même, quand il s'agit d'hommes grossiers comparés à d'autres hommes aux manières policées. Quand, comme voyageur sur voie ferrée, vous sortez des mains de MM. Charlton et Lawton, et que vous tombez entre celle de L. Rowe, autre chef de train, c'est alors que vous vous dites que tous les contrastes ne sont pas agréables. Ce Rowe est le rustaud le plus insupportable, l'ours le plus

mal léché que l'on puisse rencontrer, et il est surprenant de le voir chef de train : sa position naturelle serait celle de dompteur de bêtes féroces.

Saint-Ignace.— Voici une terre bénie, un sol sacré et historique. C'est ici que les Jésuites, ces héros chrétiens de la Nouvelle-France, ces hommes remarquables par leur science et leurs vertus, se sont faits coureurs de bois, ont enduré la vie pénible du Sauvage et le martyre par amour de Dieu et pour convertir au christianisme le farouche aborigène.

Le site de la mission Saint-Ignace était, paraît-il, à un tiers de lieue de la pointe du même nom, dans le fond de l'ellipse formée par le lac Michigan : c'est à la pointe que se trouve la ville moderne américaine. Les Américains, grands massacreurs de noms étrangers, en général, et de noms français, en particulier, prononcent *Saint-Ignace* à peu près comme nous prononcerions *Saint Agnesse*, ou de manière à ne pouvoir être reconnu par une oreille française.

Le monument du Père Marquette est dans le voisinage immédiat de l'ancienne mission des Jésuites. C'est un simple monolithe de quelques pieds de haut seulement : c'est bien humble, c'est pauvre pour un héros chrétien de la taille du découvreur du Mississipi.

L'église catolique actuelle est située à la pointe : elle sert aux Irlandais et à nos compatriotes, ces derniers passablement nombreux ici. Le curé actuel est M. Johann Cëbul (prononcez : Chéboule). Ce monsieur est Slave ; il est très courtois et parle couramment le français.

L'église de bois, très propre, n'a rien de remarquable, si ce n'est un tableau placé au-dessus du maître-autel et représentant saint Ignace, ayant devant lui un crucifix et une tête de mort. A ses pieds, sont dépeintes une tête de femme mondaine, une couronne et une guitare. Le saint, de sa main gauche, fait un geste superbe de mépris pour ces objets qu'il foule à ses pieds.

On remarque aussi dans le chœur et du côté de l'Evangile, écrites en gros caractères, les paroles suivantes : –" Il sera sauvé celui qui persévère jusqu'à la fin. Mission de 1885."

ILE MACKINAC.— Les Américains écrivent *Mackinaw* et prononcent *Makinâ*.

Cette île, placée comme une corbeille de verdure sur les eaux du lac Michigan, est à $\frac{1}{3}$ de lieue de la pointe Saint-Ignace : deux bateaux font la traversée d'heure en heure.

L'île Mackinac est le rendez-vous favori de plusieurs gros bonnets de Chicago, de Détroit, etc. Ces rois de la finance se sont construit des résidences princières sur plusieurs points de ce petit paradis terrestre, ayant en face, à une faible distance, l'île Ronde et l'île au Bois-Blanc, toutes deux inhabitées.

Monsieur J.-A. Doser, Allemand, est le curé de l'île Mackinac. Ce brave homme a tout l'air rêveur et absorbé de sa race ; il est d'une taciturnité désespérante ; si le silence est d'or, ainsi que le veut le dicton populaire, M. Doser doit faire beaucoup d'argent. L'Eglise catholique, de style bysantin, est très propre et de

belle apparence à l'extérieur. Quoique nos compatriotes soient nombreux, sur l'île, la prédication, à l'église catholique, se fait *en anglais seulement*, le curé Doser étant un autre de ces cerveaux malades qui veulent passer toutes les nationalités au moule américain.

On trouve, sur l'île, un immense hôtel pouvant donner le couvert à des centaines de touristes. Il y a aussi un fort militaire érigé par les Anglais, en 1780, et cédé aux Américains vers 1816. Ceux-ci y entretiennent une garnison.

Je désire faire une mention spéciale d'un compatirote de l'île. Il s'agit de M. Bénoni LACHANCE, né à Saint-Barthélemy, dans le comté de Berthier, province de Québec. Son père était Joseph Pepin *dit* Lachance, et sa mère, Sophie Jacques: ils étaient agriculteurs.

Bénoni vint aux Etats-Unis en 1857, à l'âge de 16 ans. Il vint tout droit à l'île Mackinac. Durant l'été de 1860, il était au Sault Sainte-Marie; de là, il se rendit au Portage (Hancock, dont il a été parlé déjà): il éxerça son métier, celui de cordonnier, dans ces deux endroits.

Le 6 d'août de 1861, il s'engageait dans l'armée fédérale américaine, où il servit l'espace de trois ans et un mois. Entré comme simple soldat, il quittait l'armée du Nord avec le titre de sergent major. Il refusa le grade de capitaine, dégoûté qu'il était des injustices du commandant de son régiment.

A son retour à l'île Mackinac, en septembre de

1864, il se maria avec Mlle Marie-Philomène Métivier, fille de François Métivier et de Lucie Fréchette. Cette dame, d'une grande amabilité, est la nièce du poëte Louis-Honoré Fréchette.

Après son retour, M. Lachance reprit l'exercice de son métier de cordonnier. En 1866, il fut élu juge de paix, position qu'il à occupée jusqu'à 1888. En 1870, il fut nommé maréchal adjoint (*Deputy Marshall*) des Etats-Unis et fit le recensement, pour le compte du gouvernement, dans trois comtés du Michigan. En 1875, il devint membre du Conseil de Mackinac, et occupa plusieurs autres positions honorables qui démontrent l'estime et la confiance dont jouissait et jouit encore ce compatriote distingué.

En 1879, M. Lachance fut nommé par le gouverneur de l'Etat juge de la cour connue, aux Etats-Unis, sous le nom de *Probate court*, et il conserva cette charge jusqu'à 1882.

A partir de cette dernière année, il a refusé toute position publique, soit par élection ou par nomination, vu que ces emplois nuisaient considérablement à ses affaires personnelles, surtout à son écurie de louage et son immense commerce d'immeubles.

M. Lachance possède, dans les comtés de Mackinac et de Manitou, 1,100 acres de terre, dont 200 dans la ville de Saint-Ignace. En un mot, il s'est acquis, par son industrie, son intelligence des affaires et son honorabilité, une fort jolie fortune.

Voici quelques extraits des registres de l'île Mackinac (anciennement Michillimakinac). Au premier

registre, on lit : "Registre des baptêmes administrés aux françois de la mission de St ignace de Michillimakinac." Remarquons ici que ce nom a subi trois transformations ; il s'est d'abord écrit : *Missillimakinac,* la prononciation sauvage, telle qu'on la trouve écrite dans les *Relations des Jésuites* ; puis *Michillimakinac,* et aujourd'hui, *Makinac* ou *Makinâ* tout court. Les Américains, toujours fort pressés dans leurs courses au clocher après le veau d'or, ont trouvé que Michillimakinac était trop long pour eux, et, de ce nom, ils n'ont conservé que les deux dernières syllabes, comme ils ont fait, plus tard, *Frisco* de *San-Francisco.*

On lit encore au premier registre (je cite toujours sans rien changer à l'orthographe) :—"On trouve dans le Registre du Notariat de Mr. Adhémar, à la page 164, le 13 aoust 1788, une Reconnaissance de Charles Chaboiller, résident au fort St joseph (un mot illisible) de la somme de six cent livres appartenant à l'église de Ste Anne de Michilimakina." Signé : "Gabriel Richard, ptre miss." "Ce registre, dit plus loin le missionnaire, commence au 28 avril 1695."

Ce registre est ou perdu ou ailleurs, car on ne trouve aux archives de l'île que l'extrait rapporté en dernier lieu et des cahiers d'une date postérieure à 1695.

Le premier baptême est celui "d'Antoine Ménard, fils de Maurice Ménard," en 1712.

Le deuxième est celui de Daniel, fils "de Daniel Villeneuve et de Domitille, à présent Mme L'Anglade."

Les deux baptêmes suivants se lisent comme suit : —"Le 12 juillet 1713, jean l'espérance, âgé de 7 ans, à présent Sauvagisé à la pointe,(la pointe Saint-Ignace) et antoine, âgé alors de 4 ans."

Le premier mariage est celui de Pierre Pelletier et de Charlotte Arnaud. Les témoins seuls ont signé cet acte, le missionnaire ayant omis de le faire. Ce mariage est du 8 février 1747.

Le cahier des sépultures ne se trouve point aux archives de l'île.

Voici les noms "des missionnaires qui ont desservi St-Ignace et Ste-Anne de l'île Michilimakinac" : — Le P. Coquart, S. J.; le P. Dujaunay ; le P. Lamosinie ; le P. Lefranc; le P. Payette; le P. Ledru, missionnaire apostolique : le P. Levadoux, vicaire général ; le P. Richard ; le P. Tilhet, missionnaire apostolique, et le P. Gibault, vicaire général.

Ce dernier avait été envoyé ici par l'évêque de Québec : son champ d'action était dans l'Iillinois.

Le P. Richard était prêtre au Détroit et venait comme missionnaire à l'île Michillimakinac, à Saint-Ignace, etc.

Entre la pointe Saint-Ignace et l'ancien Michillimakinac, où était le fort français, il y a une solution de continuité : deux petites lieues à faire par eau ; c'est le *finis terrae* ou le Finistère américain. Les voyageurs, ainsi que bagage et marchandises, franchissent cet espace dans les bateaux des deux voies ferrées : le Duluth, Rive Sud et Atlantique, qui a son *terminus* à la pointe Saint-Ignace et le Michigan Central, qui commence à Michillimakinac et se continue jusqu'au Détroit (passant par Bay-City), et va aboutir à Buffalo, dans l'Etat de New-York, faisant une partie de ce long trajet sur le territoire canadien.

Les bateaux qui font le service entre la pointe Saint-Ignace et Michillimakinac sont construits pour le transport des chars à voyageurs et à marchandises, tout comme ceux du Grand-Tronc, du Michigan Central et du Pacifique Canadien entre Détroit et Windsor.

MICHILLIMAKINAC.—Ce coin de terre historique, témoin de la valeur et de l'intrépidité françaises, est devenu presque tout américain, à peu d'exception près. Nous avons là peu de nos compatriotes *résidents*; ceux que l'on y rencontre sont, pour la plupart, des coureurs de bois, des trappeurs et des gens de chantier.

Les fondations de l'ancien fort français sont encore visibles.

Michillimakinac, le *Mackinac* d'aujourd'hui, occupe un très beau site sur le bord du lac Michigan : on reconnaît, là encore, le coup d'œil sûr et expérimenté de nos ancêtres dans le choix de l'établissement de

leurs forts et redoutes, qui devaient les protéger contre les attaques si souvent répétées du *farouche* enfant des forêts.

CHEBOYGAN.— Cet endroit, toujours en allant vers le sud, est à $2\frac{1}{2}$ lieues de Mackinac, par la voie ferrée, et à peu près à la même distance par eau.

L'étymologie de ce nom de Cheboygan serait comme suit, d'après ce qu'en disent des personnes, en apparence, bien renseignées.

Un Sauvage se rend un jour chez un médecin pour obtenir des remèdes pour sa femme. Le docteur, qui était anglais ou américain, lui fait la question suivante: "*What is the matter with your squaw?* (Quelle est la maladie de ta femme ?) Et le Sauvage de répondre en mauvais anglais: *She boy agane* (again), voulant dire, en sous-entendant les mots *has had*, elle a eu ou enfanté un autre garçon.

Cette étymologie n'est pas plus invraisemblable que celle du nom géographique *Skowhegan*, dans l'Etat du Maine. Un autre Sauvage avait amarré son bac à un tronc d'arbre, sur le bord de la rivière de cet endroit, alors sans nom. Quelque temps après, voulant traverser la rivière, il s'aperçut que son bac avait disparu et s'écria: "Skow he (pour *is*) *gane* (gone): le bac est parti, a disparu.

Quant à la transformation de la première syllabe de *Che*boygan (*Che* au lieu de *She*), on l'explique par le fait que le Ouisconsin ayant déjà son Sheboygan, il a fallu, pour les distinguer l'un de l'autre, changer l'orthographe de Sheboygan du Michigan.

Quoi qu'il en soit de cette étymologie, disons un mot du curé et de la population de cette jolie petite ville.

Le curé est Belge et se nomme Pierre-Jean-D. de Smedt. Nos pauvres Canadiens ignorants, qui mourraient dru comme mouche, s'il ne fourraient pas de l'anglais partout, ont fait du nom *de Smedt* celui de *Smith*, et ils n'en démordent pas. Que l'ignorance et la singerie anglaise sont de belles choses, quand elles sont bien entretenues !

M. le curé de Smedt est né à Oostnieuwkerke, dans la Flandre Occidentale (Belgique), à 7 lieues au sud-est de Bruges. Il fut ordonné prêtre à Malines, en 1869, et vint aux Etats-Unis l'année suivante. Il a servi comme missionnaire à Lexington, Mich., à Sainte-Anne du Détroit, à Newport, à Ubbardston, et fut fait curé de Cheboygan, il y a près de 10 ans. Il parle couramment le français, le flamand, l'allemand et l'anglais.

Ce digne prêtre semble s'être identifié complètement avec nos compatriotes fort nombreux ici.

On trouve à Cheboygan une école catholique fondée, il y a comme 11 ans, par le R. P. F. van Gennip : elle se tenait dans une maison à loyer. Il y a 7½ ans, le curé actuel fit construire une maison spacieuse qui existe encore comme maison d'école catholique.

Les registres remontent à 30 ans seulement. Le premier curé fut un flamand : le P. de Ceuninck (prononcez le *c* initial dur). C'est lui qui a fait bâtir l'église actuelle.

Le couvent fut fondé par le P. van Gennip, déjà nommé; il est sous la direction de sept Sœurs du cœur Immaculé de Marie.

On compte près de 2 000 Canadiens à Cheboygan. Les industries qui les attirent ici sont : la navigation, le flottage des billots, leur coupe, etc. Les gages sont élevés ; mais deux raisons principales les mettent au niveau des gages accordés dans d'autres endroits des Etats-Unis et même au Canada : le manque répété de travail ou le chômage forcé, et le penchant prononcé des hommes de chantier, en général, pour la bouteille et les vices auxquels conduit l'ivrognerie. Les débits de liqueurs abrutissantes sont remplis jour et nuit, et ces sales bouges se rencontrent à tous les coins de Cheboygan. Non-seulement on y boit démesurément, mais on y joue un jeu d'enfer. Il serait difficile de trouver, même en Californie, des hommes plus dépravés, plus grands blasphémateurs, jureurs et tenant des propos d'une obscénité plus repoussante. La plupart de ces pauvres dévoyés ont un langage à eux, écœurant, et que ne pourrait comprendre une personne ne sachant pas l'anglais : c'est du jargon ou du micmac tout pur.

Tous ces ivrognes, tous ces blasphémateurs, tous ces débauchés d'un cynisme révoltant, ont dû, plusieurs d'entre eux, du moins, quitter, au pays natal, des mères et des sœurs d'une grande piété, des pères vertueux, qui ne se consoleraient pas s'ils pouvaient voir de leurs yeux ce que la vie de chantier a fait de leurs enfants bien-aimés.

Cheboygan a son médecin canadien, un monsieur Saint-Amour, qui paraît être bien encouragé.

J'ai fait ici la rencontre d'un nommé Bégin, de Lévis, bien renseigné sur l'histoire politique du Canada, quoiqu'il ait quitté le pays natal depuis plusieurs années. Il s'est toujours tenu au courant au moyen de nos journaux qu'il lit attentivement. Ce compatriote est très intelligent et cause fort bien. Il est fâcheux de le voir contraint de vivre dans un milieu aussi malsain, aussi empesté que celui des hommes de chantier dont j'ai parlé plus haut.

L'hôtel Franklin est tenu par M. James Doyle, né à Saint-Gabriel de Brandon, en arrière de Berthier d'en haut. Son père est Irlandais et sa mère est Canadienne, de sorte qu'il parle également bien les deux langues. Il est marié à une Canadienne de l'île Mackinac, qui, avec raison, tient énormément à la conservation de la langue française dans sa nombreuse famille.

Un autre compatriote dont je ne dirai qu'un mot, est M. Lapré, marchand et américanisé. Cet homme est pourtant le président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Cheboygan. Explication : " Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois," ou encore : " Dans le pays des ânes, les mulets sont faits chefs."

Nous avons malheureusement, à Cheboygan, quelques-uns de nos compatriotes qui ne sont plus Canadiens que de nom, entre autres, le propriétaire d'une écurie de louage, un nommé Pâquet, devenu aussi

américain que ses chevaux. Ce triste sire a commencé comme tous les Canadiens qui ont renié leur foi : il a d'abord mis de côté sa langue maternelle, puis, comme cet abandon est presque toujours un acheminement vers le protestantisme, l'apostasie a suivi le reniement de la langue apprise sur les genoux d'une mère chérie.

De Cheboygan à Bay-City, il y a près de 56 lieues, et, sur ce parcours, on a (le Michigan Central) établi 33 stations, gares et haltes, dont quelques-uns des noms sont assez curieux, comme *Topinabi*, *Lac Otségo*, *Ogemâ* (*g* dur), *Pinconning*, *Kâkâline*, etc.

Sur ce parcours de 56 lieues, comme sur celui qui s'étend de Marquette à Saint-Ignace, du bois, encore du bois, toujours du bois. Par-ci, par-là, un petit village pour rompre la monotonie, et voilà tout.

La rivière des Sauvages (*Indian River*) est un gros hameau, à 6 lieues de Cheboygan. J'ai fait là la rencontre et la connaissance d'un bien aimable homme : Monsieur D.-E. Birtch, pasteur de l'église méthodiste de l'endroit. Ce jeune ministre, ainsi que son épouse m'a paru dépourvu de tout préjugé à l'égard des Catholiques, chose passablement rare parmi les pasteurs de sa secte. M. et Mme Birtch sont affables, polis, hospitaliers.

A la station d'Alger, 41½ lieues de Cheboygan, la voie principale a un embranchement (D. B.-C. et A.: Détroit, Bay-City et Alpéna,) allant à Alpéna, au Sable, etc. A ce dernier endroit, au Sable, réside M. le curé Winter, ci-devant curé de l'Isle-Verte de Témiscouata, et fils de M. le juge Winter, demeurant

dans la Gaspésie, à New-Carlisle. Au Sable, ainsi qu'Alpéna, renferme une foule de nos compatriotes.

A Pinconning, part un autre embranchement (celui-ci appartenant au Michigan Central) allant 10 lieues vers l'Est et pour le service des chantiers établis tout le long de cette voie et où l'on trouve encore un grand nombre de Canadiens.

BAY-CITY.—Cette ville, comparativement parlant, est ancienne. Elle a été, dans les premiers temps, le rendez-vous dés hommes de chantier. Aujourd'hui, elle a presque perdu son cachet primitif: ses habitants n'ont plus (au moins la grande majorité) ces manières brusques et grossières qui distinguent les hommes des bois; on peut dire que c'est une ville policée.

Le curé de Bay-City est bien français, en dépit de son nom allemand de *Roth*. Ce monsieur semble s'être fait aux manières et coutumes de nos compatriotes, et s'entend bien avec eux.

Le Patriote, journal fondé par M. Pacaud, se publie toujours ici, ayant, maintenant, le Dr Maucotel comme rédacteur, et M. Leroux comme administrateur. Sous le rapport littéraire, *Le Patriote* d'aujourd'hui vaut mieux que du temps de M. Pacaud, qui avait fait de son journal un *patriote* faiseur d'argent au moyen d'une littérature exécrable, abominable, épouvantable.

A deux pas de la station de Bay-City, se trouve l'hôtel Lefebvre, tenu par M. François Lefebvre, et l'un des meilleurs hôtels de la ville.

Madame Lefebvre, née Blanchet (de Levis), fait

honneur au nom québécois par son affabilité et la grâce de ses manières. C'est une aimable personne dans toute l'acception de ce mot.

WEST-BAY-CITY.— Cette jeune ville, l'émule de l'ancienne, est séparée de celle-ci par une rivière navigable.

Le curé actuel, M. Sanson, dessert cette paroisse depuis près de 4 ans.

Monsieur J.-G. Sanson est né à Saint-Allouestre, dans le Morbihan, France. Il y a comme une vingtaine d'années, il émigrait au Canada et s'établit à Saint-Hippolyte de Wotton, dans les Cantons de l'Est. Quelque temps après son arrivée à cet endroit, il acquit de M. Jacques Picard, le député sempiternel de Richmond et Wolfe, une scierie, un moulin à farine, etc., qu'il paya un gros prix et rubis sur l'ongle. Pour une raison ou pour une autre, cette industrie ne réussit pas entre les mains de M. Sanson. Honnête jusque dans la racine des ongles, franc comme l'épée du roi dans toutes ses transactions, jugeant les autres à son aune, il devint la proie facile de gens ayant une conscience plus élastique que la sienne et qui ne se firent aucun scrupule de le sucer, de le piller à qui mieux mieux.

C'est pendant son séjour à Saint-Hippolyte, que M. Sanson perdit son frère bien-aimé, M. Jules, qui faisait son cours classique au séminaire de Sherbrooke, et se destinait aux ordres sacrés. C'était un jeune homme à l'âme pure et candide, aimé et respecté de tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître.

Cette mort prématurée fut un coup terrible au cœur aimant du frère, d'autant plus sensible que, par une erreur du médecin sur la gravité de la maladie, M. Sanson ne put recevoir le dernier soupir, le dernier adieu de ce frère qu'il aimait avec une tendresse de mère.

Plus tard, M. Sanson abandonnait Saint-Hippolyte et passait aux Etats-Unis. Il s'établit à Northampton, Mass., où il acquit la propriété du journal *Le Jean-Baptiste*, qu'il rédigea et publia à peu près l'espace d'un an. Au bout de ce temps, il vendit son journal, décidé qu'il était de quitter le monde pour se faire prêtre, résolution qu'il avait prise, très probablement, en présence des restes mortels de son frère.

Il se rendit dans le diocèse de Mgr Richter, au Grand-Rapide, Michigan, où il était ordonné prêtre le 19 de mars, 1886. Après deux ans passés en qualité de vicaire à cet endroit, il fut nommé par son évêque, qui le tient en haute estime, à la cure de West-Bay-City, vers le commencement d'avril de 1888.

Tout était à faire et à organiser dans le champ d'action assigné au zèle, au dévoûment sans borne du jeune curé, qui n'a pas failli à la lourde tâche qui lui était imposée : église canadienne, école et couvent où le français ne sera pas exclus, sociétés nationales et autres entreprises utiles sont quelques-unes des œuvres accomplies ou sur le point de s'accomplir par M. le curé Sanson.

Ayant demeuré plusieurs années au Canada et

ailleurs parmi nos compatriotes, il a su apprécier leurs qualités et s'identifier complètement avec eux, chose que l'on trouve assez rarement chez les curés *français* ayant charge de paroisses *canadiennes françaises*, ce qui a le droit de nous surprendre un peu.

On peut dire que M. le curé Sanson possède le cœur de ses paroissiens, et il le mérite à tous égards.

Un de ses vicaires, un Allemand dont le nom m'échappe, est d'une gaîté toute française. Cet aimable prêtre parle, outre sa langue maternelle, le français et l'anglais couramment.

CARROLLTON.—Ce village est à 4 lieues de Bay-City, sur la route allant au Détroit. Nous avons là plusieurs de nos compatriotes desservis par un prêtre québécois : M. Jean-Baptiste Dupuis. Ce digne homme mérite une mention toute spéciale.

Jean-Baptiste Couillard-Dupuis, fils de Louis Couillard-Dupuis et de Marie-Henriette Giasson, est né à Saint-Thomas de Montmagny, en bas de Québec, le 3 de novembre, 1852. Il est le descendant direct de Guillaume Couillard, venu dans la Nouvelle-France en 1613 et marié à Québec, en 1621, à Guillemette Hébert.

Ce rejeton d'une des plus anciennes familles du Canada, fut ordonné prêtre, le 12 de mars 1881, dans la Basilique de Québec, par son Eminence le cardinal Taschereau. Trois jours après son ordination, il était vicaire à l'Ancienne-Lorette, et, le 10 de septembre suivant, à Saint-Roch de Québec. Le 21 du même

mois, il était vicaire à l'Islet, et, le 9 de septembre de l'année suivante, (1882) il était nommé vicaire à la Basilique de Québec, où il occupa cette position jusqu'au 1er d'octobre de 1887. Il a laissé là, comme partout où il a passé, les meilleurs souvenirs et des amis intimes qui ne l'oublieront point de sitôt.

Le 6 de ce même mois d'octobre de 1887, M. Dupuis se mettait en route pour l'Europe. Il visita l'Angleterre, la France, la petite principauté de Monaco et de Monte-Carlo, l'Italie et la Suisse. Il n'a pas fait ce voyage les yeux fermés, car il a remporté de son " tour d'Europe " des renseignements précieux sur les pays et les peuples qu'il a visités, leurs mœurs, leurs coutumes, etc.

Au jour de l'an de 1888, il assistait, à Saint-Pierre de Rome, à la messe pontificale de Léon XIII glorieusement régnant. Il put aussi assister à la canonisation des saints, au consistoire présidé par Sa Sainteté, en décembre de 1887, etc.

Il arrivait à New-York le 12 de mars de 1888 et, quelques jours après, à Québec.

A partir du 29 de ce mois, il agit comme assistant de M. le curé de Saint-Agapit, sur la ligne du Grand-Tronc, et de M. le curé de Saint-David de l'Auberivière, entre Lévis et Saint-Romuald.

Le 29 d'août (1888), il fut nommé curé de Saint-Nérée, dans le comté de Bellechasse.

Depuis quelques temps, M. Dupuis était animé du désir de se consacrer aux missions canadiennes des Etats-Unis. Vers la fin d'octobre de cette année 1888,

il obtenait la permission de quitter le diocèse de Québec, et choisit le diocèse du Grand-Rapide, dans le Michigan. Après avoir été trois semaines l'assistant de M. Magnan, curé de Muskégon, (du 1er de novembre au 21), il fut nommé à la cure de Saint-Jean-Baptiste de Carrollton, comprenant comme dessertes Zilwauki et Saguina (*Saginaw*).

Les travaux de l'église de Carrollton furent commencés dans l'automne de 1886 par le Rév. P. Benning, allemand de naissance et, aujourd'hui, officiant à l'évêché du Grand-Rapide. La pose de la pierre angulaire eut lieu le 5 de juin 1889 par Sa Grandeur Mgr Richter.

Le P. Benning, ayant terminé les travaux extérieurs de l'eglise, à l'exception du clocher et des perrons, reçut l'ordre de retourner demeurer à l'évêché du Grand-Rapide, et le Rév. P. Lefebvre lui succédait le 1er de mars, 1888.

Ce deuxième missionnaire de Carrollton fit crépir l'église, poser le plancher, les fenêtres, construire un humble autel et des balustres. L'église fut bénite le 18 de novembre, 1888, par Mgr Richter, qui donna le sermon en anglais. Il y eut aussi un sermon français par le Très Rév. P. Roche, curé de l'église de Saint-Jean l'Evangéliste, d'Exsexville, située à une faible distance de Bay-City. Ce fut le même Père Lefebvre qui chanta la première messe.

Le premier curé fut Messire Dupuis, plus haut nommé. Il arrivait à Carrollton le 1er de décembre, 1888, et y chantait sa première messe paroissiale le

lendemain, qui se trouvait à être le premier dimanche de l'Avent : c'était la deuxième messe dite dans l'église de Carrollton. M. Dupuis se mit avec courage et dévoûment à l'œuvre qui lui était assignée dans son nouveau champ d'action. Il acheta les vases sacrés et les ornements indispensables au culte. Il fit placer dans la nef 114 bancs propres et d'un beau fini et deux autels latéraux. Six statues et des tapis furent placés comme nouveaux ornements à l'église ; le jubé et le chemin couvert furent aussi terminés.

Non content de cela, M. Dupuis fit placer des fonts baptismaux, des confessionnaux, un chemin de la croix, une armoire dans la sacristie, plusieurs tableaux, etc. Il fit faire aussi un perron à l'église, et, après tous ces travaux accomplis, il pensa à se donner une demeure convenable. Il fit donc construire un bon presbytère, qu'il habite aujourd'hui, et le meubla à ses frais. Il fit des plantations d'arbres autour de sa résidence, et plaça des trottoirs autour de l'église.

Il manquait une cloche à l'église. Un compatriote généreux, M. Jean Baril, vient d'en donner une magnifique, de sorte que la toilette du temple de Carrollton se trouve, aujourd'hui, à peu près complète. Outre ce don presque princier, M. Baril, qui vit du travail de ses mains, n'a cessé de contribuer de quelque manière aux travaux que nous venons d'énumérer.

Les matériaux et l'argent nécessaires à la construction du clocher de l'église ont été recueillis et les travaux commenceront sous peu.

On construira bientôt une école catholique où l'enseignement du français ne sera pas négligé : la somme de $500 est déjà placée en banque pour cette fin.

Le 16 de juillet, 1890, M. le curé Dupuis achetait, avec l'approbation de son évêque, un magnifique terrain situé en face du Parc-Hoyt et au centre même de la ville de Saguina : ce terrain servira de site à l'église franco-canadienne de cette ville. Le prix de l'achat, $4,000, est déjà tout payé. Ce terrain vaut, aujourd'hui, le double de ce qu'il a coûté.

En attendant que l'on puisse se mettre aux travaux de construction de la première église canadienne de Saguina, on a érigé, sur le terrain acquis, une chapelle de bois, qui sert de lieu de réunion aux nombreux Canadiens de cette ville florissante.

Enfin, M. le curé Dupuis, aussi bon patriote qu'il est prêtre suivant le cœur de Dieu, n'est pas étranger à la formation d'une société Saint-Jean-Baptiste dans sa paroisse.

Tels sont, en abrégé, les travaux que peut accomplir, parmi nos compatriotes des Etats-Unis, un prêtre qui, comme M. Dupuis, sait se faire aimer et respecter de ses paroissiens, par ses vertus sacerdotales et son dévoûment sans borne, un prêtre qui ne vient pas ici pour y faire de l'argent, mais pour sauver des âmes à Dieu avant tout.

ZILWAUKIE.—Prononcez ce nom propre comme s'il était écrit : ZILOUAKI.

Ce hameau est à deux tiers de lieue au nord de Carrollton : c'est une mission ou desserte de M. Du-

puis. Nous trouvons là plusieurs de nos compatriotes, entre autres : MM. Guillaume Paradis, de Saint-Jean-Chrysostôme, près Québec ; Théophile Goupil, de Saint-Michel de Bellechasse ; Charles Poitevin et Joseph Doré, de la Baie Saint-Paul ; Philippe Côté et Oliva Côté, de Nicolet : Jean Ouellet, de la Rivière-Ouelle ; Narcisse Lefebvre, Damase Gratton et Alphonse Bourdon, tous trois de Huntingdon ; Amédée Allard, Emile Paquin et Joseph Joly, de Montréal : Augier Julien, de France, etc.

Saguina.—La langue anglaise n'a que des règles arbitraires pour la prononciation de la lettre *g*, qui est dure dans le mot *auger* et douce dans *German*. Cette anomalie n'existant pas en français, nous sommes obligés d'écrire *Saguina*, au lieu de l'orthographe anglaise *Saguinaw*, afin de conserver le son dur à ce mot. Quant à la lettre finale *w*, nous la retranchons comme étant parfaitement inutile. D'ailleurs, le *Saginaw* américain s'est d'abord nommé : *Sagana*.

Saguina est, sous le rapport de la population, la troisième ville du Michigan : elle est sur la route de Détroit et à 32 ou 33 lieues de cette ville florissante.

Ici comme partout ailleurs sur notre continent, le missionnaire catholique a été le pionnier de ces régions habitées par différentes tribus sauvages. Dans la vallée de Saguina, les premiers évangélisateurs furent des jésuites, ces apôtres intrépides possédés de l'amour de Dieu et assoiffés du désir du martyre. En 1665, les PP. Allouez et Dablon visitaient cette val-

lée ; et, trois ans plus tard, les PP. Marquette et Joliet y faisaient aussi une visite. Plusieurs autres missionnaires suivirent de près ces courageux pionniers de la foi, d'une manière presque ininterrompue et jusqu'à ce que la vallée de Saguina fût définitivement établie. Ces hommes de Dieu venaient de Détroit pour la plupart.

Le premier à venir faire la traite ici fut un compatriote : François Tremblay, en 1792. Il fut mal accueilli et même attaqué par les Sauvages, et s'en retournait à Québec, lorsqu'il se noya dans le lac Huron.

D'autres traiteurs s'établirent temporairement à Saguina où ils faisaient la traite avec les Sauvages, de 1793 à 1811 ; mais tous ne furent ici qu'en passant. Il était réservé à Louis Campeau, traiteur canadien, de s'établir permanemment, en 1816, parmi les Sauvages de Saguina. Il s'y construisit une hutte de bois brut sur le site occupé aujourd'hui par les scieries de la compagnie connue sous le nom de *Wright Lumber Company.* Cette humble cabane de Campeau fut la première habitation de blancs dans la vallée de Saguina.

D'autres traiteurs et trappeurs vinrent s'établir près de Campeau, qui faisait avec les Sauvages un commerce considérable et lucratif. Ceci se passait antérieurement aux négociations du traité de 1819, en vertu duquel le gouvernement américain acquérait des Sauvages une vaste étendue de terre en considération d'une annuité.

En 1822, les Américains érigeaient un fort à Saguina, sur le site où se trouve maintenant l'hôtel *Taylor House*, à l'intersection des rues Court et Hamilton.

Le développement de cette ville de l'Ouest date de 1837, année où l'on ouvrit des rues, établit une banque, construisit un hôtel considérable au coût de $35,000, la *Webster House*, etc. Depuis ces 55 ans, Saguina n'a cessé de marcher dans la voie du progrès matériel : aujourd'hui, c'est une ville où il se fait un commerce considérable, les deux principaux articles étant le bois et la fabrication du sel : cette dernière industrie se pratique surtout à Zilwauki.

Un jeune médecin québécois, M. LeBel, est établi à Saguina depuis quelque temps : il s'est créé une bonne clientèle et une grande popularité chez nos compatriotes comme chez les autres nationalités. M. LeBel est le fils du Dr Charles LeBel, établi au Palais, à Québec, depuis quelques années et originaire de Kamouraska.

M. Edouard Germain est un compatriote qui fait de grosses affaires dans l'industrie du bois préparé : sa fabrique de portes, fenêtres, persiennes, moulures, etc., est située sur la rue Brewster, près l'avenue Genesee, Saguina Est, où 200 ouvriers trouvent de l'emploi. M. Germain est un américanisé et un mesquin de première force.

M. Charles Ducharme est un autre Canadien qui fait de bonnes affaires à Saguina. Sa fabrique de quarts à lard, de barils à farine, etc., etc., est située au No. 942 de la rue North Fourth, Saguina Est. M.

Ducharme, qui est sur le grand chemin de la fortune, a eu le triste courage de renier le nom de son père : il se fait appeler et signe : *De Shaw !*.... De Shaw, grand Dieu ! pour *Ducharme !*

Saguina proprement dit (pour le distinguer de Saguina Est) a un barbier qui vient de Trois-Pistoles : un nommé T.-C. Gagnon dit Belles-Iles. Lui, au moins, a eu l'esprit de conserver intact le nom de son père.

DÉTROIT.—Cette ville importante de l'Etat du Michigan fut fondée vers 1701 par Lamothe-Cadillac. Aujourd'hui, c'est une cité à rues larges et entretenues avec beaucoup de propreté. Sa position géographique en a fait un centre de commerce considérable.

Nous comptons à Détroit plusieurs compatriotes marchands, médecins, etc. Le fils du sénateur Casgrain, est l'avocat de cette belle et grande ville. C'est une fort jolie position pour un jeune homme et qui fait beaucoup d'honneur aux aptitudes reconnues de cet avocat canadien. L'avocat Casgrain, du Détroit est le frère de l'Hon. Thomas-C. Casgrain, ministre du gouvernement de Québec.

M. D. Beaudry, un autre compatriote, possède, sur l'avenue Woodward, un bel établissement d'habits, de chapeaux, etc. Cette avenue Woodward est une des plus élégantes de Détroit et conduit aux bateaux faisant la traversée entre cette ville et Windsor, situé en face. M. Beaudry s'est acquis une jolie fortune dans le commerce.

Les chars de la compagnie du Michigan Central

aboutissent à Détroit et, de là, se rendent jusqu'à Buffalo, dans l'Etat de New-York, après avoir fait un parcours assez long sur le territoire haut-canadien. Ce chemin de fer important est bien administré et ses employés sont très obligeants pour les voyageurs.

M. S.-B. Wight, employé au bureau général, à Détroit, est d'une grande courtoisie et parle le français couramment.

Le Pacifique Canadien passe aussi à Détroit. Ses convois sont remarquables par leur propreté recherchée et par l'attention que ses employés donnent au public voyageur. C'est bien le moins que puisse faire cette voie ferrée qui a coûté tant de millions au Canada.

Il y a aussi, dans Détroit, deux compatriotes remarquables, employés dans l'immense établissement d'habits, de chapeaux, de chaussures, etc., de la maison-Mabley. Les messieurs Hatt (c'est leur nom) sont les frères de M. Hatt, huissier de la Verge Noire au Parlement de Québec. C'est la langue française dont on semble faire fi en certains endroits, qui leur a valu la belle position qu'ils occupent dans l'établissement-Mabley, où les employés se comptent par centaines et les gages par 7 et $8,000 chaque semaine.

Il faut encore compter avec la langue française, à Détroit et dans ses environs : c'est pourquoi l'on voit tant de Canadiens employés dans les magasins américains, ici comme à Chicago, à New-York, à Saint-Louis, Mo., à Boston, etc.

Disons aussi que les MM. Hatt parlent fièrement,

sans honte, leur langue maternelle et savent la faire respecter au besoin. Plût à Dieu que les Canadiens des Etats-Unis fussent tous de la trempe des MM. Hatt de Détroit! on y verrait moins de ces bâtards de la race française qui, une fois "en Amérique," comme ils disent bêtement et dans leur ignorance crasse, s'empressent de traduire leurs noms, mettent de côté leur langue et abandonnent, quelquefois, la croyance religieuse de leurs Pères ; car, on ne saurait trop le répéter, l'abandon de la langue maternelle est, 90 fois sur 100, un acheminement sûr et certain vers le protestantisme.

Nons pourrions dire ici adieu au lecteur ; mais nous désirons, auparavant, lui faire parcourir quelques localités de la province d'Ontario.

***

WINDSOR.—Nous sommes ici dans le comté d'Essex, où l'on trouve plusieurs paroisses canadiennes-françaises : Sandwich, MacGregor, Belle-Rivière, Pointe-aux-Roches, Paincourt, etc.

La population de Windsor est à peu près moitié française et moitié anglaise. Nos nationaux y comptent plusieurs hommes appartenant aux professions libérales et au commerce. Parmi les premiers, on voit le Dr Ch. Casgrain, et son fils, aussi médecin, le père devenu sénateur par la grâce de feu Sir John ; les avocats Panet et Pacaud, celui-là le fils du sous-

ministre de la Milice, à Ottawa, et celui-ci le frère du célèbre Ernest Pacaud, de Québec.

Parmi les hommes de commerce, on compte M. Girardot, M. Pageot et plusieurs autres dont les noms ne nous viennent pas présentement à la mémoire.

M. Baby, un vétéran d'un ancien nom historique, est employé, depuis plusieurs années, à la douane de Windsor, et ce n'est pas une sinécure que cette position de douanier, vu qu'à toutes les cinq minutes, un bateau passeur, venant de Détroit, accoste au quai de la rive canadienne.

MM. Pacaud frères publient, depuis 5 ou 6 ans, un journal français à Windsor : c'est un des rares journaux franco-canadiens publiés en dehors du pays natal qui compte sous le rapport littéraire. Son nom est *Le Progrès*.

Lors de notre passage à Windsor, en octobre dernier, un Belge, M. Vekeman, brave et digne homme et bon littérateur, se proposait de fonder une feuille hebdomadaire dans cette ville haut-canadienne. Nous n'avons pas su s'il a mis son projet à exécution.

Le curé de Windsor est M. Wagner, un Alsacien, qui ne semble pas tenir beaucoup à la langue française. La prédication est en anglais presque en entier: un petit bout de prône par-ci, par-là et donné comme par charité, voilà tout.

Il y a quelques années, un journaliste, établi ici, eut l'audace de dire à peu près ce que nous venons de répéter après lui ; mais mal lui en prit, car M. le curé Wagner a tué moralement et matériellement, pas

physiquement, l'audacieux journaliste, et M. le curé est le premier à se vanter d'avoir accompli un aussi bel acte de charité chrétienne.

Mais que va-t-il nous faire, à nous, quand nous aurons ajouté ce qui suit à ce que nous venons de dire : —Au couvent de Windsor, placé sous la houlette de M. le curé Wagner, le français s'enseigne au bout de la fourche, sans beaucoup d'attention et encore moins d'amour, tout comme si la langue de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue, de Massillon, de Lacordaire, de Ravignan, etc., était du micmac ou de l'algonquin. Ce mépris impardonnable d'une langue aussi belle, aussi riche et qui a produit tant de chefs-d'œuvre littéraires, se trouve un peu partout dans les institutions d'éducation haut-canadiennes, catholiques ou protestantes. C'est le fruit d'un fanatisme que l'on peut comprendre dans les institutions essentiellement protestantes, mais qu'il est difficile d'excuser chez nos frères catholiques. Pour ceux-ci, (il faut avoir le courage de le dire et de le dénoncer publiquement), cet esprit antipathique à l'enseignement du français est le résultat d'une guerre sourde que fait, depuis plusieurs années, le haut clergé irlandais de la province d'Ontario, qui rencontre ainsi à mi-chemin les fanatiques de la trempe des Meredith, des Dalton McCarthy et *tutti quanti*.

Les frères I. et D. Langlois tiennent à Windsor l'hôtel de ce nom : sans être un établissement de première classe, c'est un hôtel fort populaire, où l'on trouve bonne table et liqueurs de choix.

Sandwich.—Cette ville en herbe est à une demi-lieue en amont de Windsor. Mgr Pinsonnault, de sainte mémoire, en avait fait son siège épiscopal, y avait construit un collège, etc. Le collège, cette institution si chère au cœur du défunt évêque,est passé aux mains d'ecclésiastiques irlandais, qui ont relégué à l'arrière-plan l'enseignement du français, préférant la langue des bourreaux de l'Irlande à celle de la France catholique, de la France l'amie toujours fidèle de la Verte Erin. On dit que l'on ne doit pas discuter à propos de goûts : d'accord ; mais ceci n'empêche pas qu'il y a des goûts bizarres, biscornus, révoltants et indiquant absence complète de cœur chez certains individus.

Parmi la population française de Sandwich, on remarque les MM. Girardot, Tournier, etc.

Macgregor.—Le curé de cet endroit à nom écossais, est un monsieur Béchard, dont la paroisse est au trois quarts formée de compatriotes d'origine franco-canadienne.

Belle-Rivière.—Cet endroit, comme son nom l'indique suffisamment, a eu pour pionniers des Franco-Canadiens. M. David Béchard, jeune homme d'avenir, est le médecin de cette localité, située sur la ligne du Grand-Tronc, allant de Windsor à Québec.

Pointe-aux-Roches.—C'est ici qu'était établi le collège fondé par M. Gignac dont il est parlé ailleurs, dans ce travail, sous le titre : " Lac-Linden." Nous l'avons dit : cette institution est tombée sous les coups répétés du fanatisme irlandais.

La population française de cette parcisse forme la grande majorité. MM. Desjardins, deux frères (peut-être deux cousins, nous ne pourions dire au juste) sont les deux principaux marchands de l'endroit : l'un d'eux tient aussi le Bureau de Poste.

SAINT-THOMAS, ONT.—Le Michigan Central fait ici une courbe vers le sud, pour se rendre à Buffalo. La distance de Windsor à Saint-Thomas est de 40 lieues, et il y a raccordement avec les voies ferrées du Grand-Tronc et du Pacitique Canadien, mais un raccordement bien inconvenant pour les voyageurs pressés par les affaires d'arriver à leur but. C'est ainsi que, venu à Saint-Thomas de bonne heure dans la soirée, il nous a fallu attendre jusqu'au lundi matin suivant avant de pouvoir nous remettre en route. Ceci peut fort bien convenir aux hôteliers, mais c'est un retard forcé et désagréable pour celui qui est pressé et qui n'a aucun goût pour le dimanche ennuyeux et assommant des Puritains hypocrites d'Ontario.

Nous sommes au Queen's Hôtel, du nom de son propriétaire B.-F. Queen. Après messe basse entendue à l'église irlandaise, vous retournez, ami lecteur, déjeuner à l'hôtel. Peu de chose à vous mettre sous la dent, vous dit-on : "c'est le jour du sabbat," et l'on fricote le moins possible, ce jour-là : mais on vous demande le plein prix, souvent plus que le plein prix de repas où vous puissiez vous rassasier.

Nous voici dans la salle de lecture de l'hôtel. Il y a là des journaux publiés la veille et le matin même

du "sabbat :" ceux-ci sont des journaux *religieux*, dans lesquels on déchire à belles dents, on tourne en ridicule tout ce qui est catholique. C'est la charité chrétienne de ces observateurs outrés du *Sabbath Day*, de ces prétendus Puritans, sépulcres blanchis dont parle le Divin Maître.

Tout autour des tables sont établis une vingtaine de ces francophobes, grands mangeurs de chair catholique. Leur pose est guindée, raide, empesée, automatique, comme il convient à un Puritain, ce pharisien de notre siècle, qui se croit bien supérieur à tous ceux qui ne pensent pas comme lui, premièrement parce qu'il est fils de John Bull, secondement parce qu'il descend, sous le rapport des idées prétendues religieuses, du crapuleux et sale Henri VIII, roi assassin et plusieurs fois adultère.

Pas un mot, dans cette salle de lecture : toutes ces figures de bois, toutes ces *binettes* anglaises, sont occupées à lire ou à faire semblant de lire. On remarque, cependant, que plusieurs se lèvent, de temps à autre, et quittent la salle, pour y revenir quelques minutes après avec une figure encore plus longue qu'auparavant et avec un air assumé de sainteté béate. Où vont-ils si souvent, ces "*gardeurs* de sabbat ?" Nous allons vous le dire en deux mots.

La buvette de l'hôtel est fermée à clef, hermétiquement close ; pas moyen d'y pénétrer pour ceux qui ne sont pas initiés aux secrets de la confrérie puritanique. Suivez-nous et vous allez voir que l'on entre facilement dans ce *sanctum* du dieu des ivrognes-

Une porte, à gauche de l'entrée principale et placée au fond d'un couloir, est faiblement éclairée par une lampe fumeuse : c'est là qu'est l'entrée du temple de Bacchus. Trois coups frappés discrètement à cette porte et d'après le rite maçonnique ou un signe convenu d'avance, vous ouvrent la sentine au wiskey : ce n'est pas plus malin que cela.

Une quinzaine de ces dévots, que vous avez vus dans la salle de lecture, quelques instants auparavant, se frottent la bedaine avec bonheur sur la devanture du comptoir et boivent à bras raccourcis, avec énergie et gloutonnerie, la liqueur ou l'esprit qui rend bête. Dans la salle de lecture, la *trombine* ou la figure de tous ces rigides Puritains était étirée, allongée de plusieurs pouces ; les yeux se tournaient saintement vers le ciel ; dans la buvette, il y a métempsycose de la figure de ces saints farceurs : le visage d'emprunt a fait place à une physionomie animée, et les yeux, ci-devant si ternes, si inexpressifs, lancent des éclairs ; au silence hypocrite d'auparavant a succédé un feu roulant de propos grivois auxquels se mêlent, sous forme d'assaisonnement, quelques jurons sonores, des *Goddam* ronflants ; puis l'on boit, l'on boit encore,. et ces messieurs vont reprendre leurs sièges à la salle de lecture, où ils remettent leurs masques pharisaïques.

Mais ce n'est pas tout.

A droite de l'entrée principale de la buvette et fermée à clef comme nous l'avons dit, est une autre porte éclairée, elle aussi, par une autre lampe fu-

meuse. Pour réussir à faire ouvrir cette deuxième porte, il faut de toute nécessité avoir le mot de passe, le cracher par le trou de la serrure, ou se faire accompagner, si vous êtes un profane, par un habitué initié, qui répond de votre discrétion.

Une fois admis dans ce nouvel antre, vous apercevez autour de tables à cartes plusieurs autres enfants de la "race supérieure" absorbés dans l'exercice de divers jeux. On joue pour de l'argent. Sur les tables sont plusieurs piles de pièces blanches adossées à des billets de banque. Derrière les chaises des joueurs et un peu tout autour, gisent des bouteilles, les unes déjà éventrées, et les autres encore intactes.

Ici, l'on se gêne moins que dans la buvette : on rit, on parle et l'on jure librement.

C'est vers 9 ou 10 heures du soir que l'orgie, dissimulée tant bien que mal jusque-là, se montre dans toute sa hideuse laideur. Ces Puritains modernes prétendent que, pour bien sanctifier le jour du sabbat (*in order to keep holy the Sabbath Day*) il faut rester, toute la journée, religieusement assis sur son arrière-train, et cette manière de voir la sanctification du dimanche leur va admirablement bien, vu que la plupart d'entre eux seraient incapables de se tenir debout, si cette posture était indispensable au salut de leurs âmes anglaises puritaines.

Ami lecteur, le tableau ci-dessus n'est pas un tableau fait à plaisir : c'est la peinture fidèle de ce qui se passe, le dimanche, dans les sept-huitièmes des hôtels d'Ontario ; et que ne verrait-on pas s'il fallait

descendre, dans la soirée de ce jour consacré à Dieu, dans les tavernes de basse classe et dans les lupanars des villes protestantes du Haut-Canada ?... Et ce sont ces gens-là, ce sont les habitants d'Ontario, grouillants de pourriture, qui osent s'attaquer à notre culte, à nos mœurs et à nos coutumes ! Ce sont eux qui, dans leur sainte indignation, jetteront des pierres à un évêque catholique prenant paisiblement possession de son siège !... Pauvres hypocrites ! hideux fanatiques ! que vous êtes méprisables et méprisés de tout homme honnête !

TORONTO.—A peu près 40 lieues séparent cette ville de Saint-Thomas, que nous venons de quitter sans regret. Toronto est une cité marchant rapidement dans le sentier du progrès matériel. C'est aussi, avec Kingston, la ville par excellence de l'orangisme et du fanatisme bête et outré. Toute personne qui, dans ces deux villes, écrit sur son drapeau : "Guerre aux catholiques," est à peu près certaine de faire son chemin, surtout dans le journalisme. Cette maladie que l'on nomme de son vrai nom francophobie, plaie hideuse et sans raison d'être, règne en maîtresse à Toronto et dans toutes les localités du Haut-Canada. Il y a de nobles exceptions et nous pourrions citer, parmi celles-ci, l'Hon. M. Mowat, le premier ministre de la province, Sir Richard Cartwright, chef libéral distingué, son cousin, M. Cartwright, sous-ministre dans le ministère de M. Mowat, M. Wragg, agent général du Grand-Tronc, et quelques autres citoyens qui, moins aveugles que leurs congénères, croient que

nous devrions tous vivre en paix, sur ce continent: Français, Anglais, Irlandais, Allemands, etc., et que nos efforts réunis devraient tendre vers l'agrandissement de notre pays, au lieu de l'affaiblir, le déchirer par des guerres de race, par des haines apportées du vieux continent et qui n'ont aucune raison d'être sur le sol canadien.

Toronto a l'avantage de posséder une église franco-canadienne fondée, il y a cinq ou six ans, par un excellent prêtre canadien, venu ici du diocèse de Montréal. Au point de vue purement temporel, l'établissement de cette église, à Toronto, était une œuvre non-seulement hardie, mais fort risquée pour les trois raisons suivantes:

1o. C'était prendre par les cornes la Bête à Sept Têtes, l'Orangisme, se jeter dans la gueule de cet animal, fort ici, méchant, vicieux, peu scrupuleux et pouvant avoir recours à tous les moyens pour satisfaire sa haine féroce contre tout ce qui est catholique.

2o. C'était encore une entreprise risquée par le fait que nos compatriotes de Toronto sont peu nombreux généralement pauvres et un peu disséminés par toute la ville.

3o. Enfin, c'était encore une œuvre douteuse quant au succès, vu la guerre sourde du clergé irlandais contre toute institution franco-canadienne, et la meilleure preuve que l'on puisse donner à l'appui de cette assertion se trouve dans le fait suivant: TROIS ANS APRÈS LA FONDATION DE CETTE ÉGLISE CANADIENNE, l'archevêque irlandais de Toronto ne l'avait pas en-

core visitée, l'avait ignorée complètement. Contraste frappant, Son Eminence le cardinal Taschereau, demeurant à 171 lieues (513 milles) de Toronto, ne croyait pas déroger à sa haute dignité, en visitant cette église naissante, quelques mois après sa fondation. Cette visite d'un prince de l'Eglise, venant de si loin, a dû être une leçon pénible à l'archevêque irlandais de Toronto. Si elle lui fut pénible, cette leçon, il l'avait dix fois méritée : *dura lex, sed lex.*

Une des principales stations de l'immense parcours du Grand-Tronc se trouve à Toronto, sur le bord de la baie qui fait tout le charme de la capitale haut-canadienne.

Il fut un temps où les efforts des officiers en chef de cette voie ferrée tendaient vers l'anglicisation de la province de Québec. Depuis quelques années, cependant, voyant l'inutilité de leur tentative, s'étant convaincus par l'expérience que nous voulions rester ce qu'une bonne Providence avait décidé que nous fussions : sujets anglais loyaux, mais Français de cœur et de langue ; voyant cela, disons-nous, ces messieurs ont mis de l'eau dans leur vin et nous traitent avec plus de justice. Aujourd'hui, nous voyons des employés de langue française partout et même à Toronto, dans cette sentine de la haine du nom français.

C'est à ce retour d'un sentiment plus juste à notre égard qu'est dû, en grande partie, le succès du Grand-Tronc dans la lutte qu'il soutient contre le Pacifique Canadien. Cette lutte, ou plutôt cette guerre à mort du Pacifique Canadien, est d'autant plus désavanta-

geuse au Grand-Tronc qu'il n'a pas, lui, pour le soutenir, les deniers du trésor fédéral où a puisé à pleines mains la ligne du Pacifique, grâce à la connivence de feu Sir John, et où puisent encore les grosses têtes de cette voie ferrée, grâce à la participation coupable du premier ministre actuel, M. Abbott. Malgré cette lutte inégale pour le Grand-Tronc, cette voie ferrée se maintient dans d'excellentes conditions, avec des surplus hebdomadaires des recettes sur les dépenses. Viendra bientôt un temps où le Pacifique Canadien ne pourra plus continuer sa lutte déloyale contre le Grand-Tronc : ce sera lorsque l'Honorable M. Laurier, l'homme honnête par excellence, aura remplacé le vieux *siré* qui se nomme Abbott. Sous ce nouveau règne, que nous appelons de tous nos vœux, le Pacifique Canadien aura cessé de piller le coffre fédéral : ce sera le règne de l'honnêteté succédant à celui du vol et du brigandage érigés en principe par Sir John et si bien suivis par Abbott, son successeur.

Nous disons ici adieu au lecteur.

TABLE DES MATIERES.

PAGES

TABLE DES ANNONCES.